CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Falstaffians, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.
Elfs d'Obéron, jeud., 4 février.
Consus, lun., 8 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
Rex, mard., 16 février.

TEMPERATURE

Du 27 janvier 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	38	3
Midi.....	44	7
3 P. M.....	44	7
6 P. M.....	44	7

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 janvier—Indications pour la Louisiane — Temps — Jeudi, pluie; vendredi, beau, plus froid dans la partie nord; vents frais du nord-est.

Situation étrange en Orient.

Les nouvelles qui nous arrivent, chaque matin, de l'Extrême-Orient sont vraiment désolantes, plus impatientantes encore qu'alarmantes. Rien n'égale les efforts faits par le Japon pour précipiter une solution, si ce ne sont ceux que tente la Russie pour prolonger la situation. Le Mikado manifeste une bien grande ardeur dans ses réclamations, mais nous le soupçons fort de n'être guère plus pressé d'en finir que son adversaire le Czar. Tous les deux redoutent également la guerre, parce qu'il en peut résulter des désastres imprévus pour l'un comme pour l'autre. Personne ne peut prévoir ni mesurer les suites d'une première défaite. C'est ce qui explique les tergiversions des deux ennemis en présence.

Vingt fois depuis quelque temps le Japon a eu l'occasion de prendre les armes. Pourquoi n'a-t-il pas voulu en profiter? C'est qu'il redoute les conséquences d'une lutte engagée dans de mauvaises conditions. Aucune des deux parties ne connaît la force de son adversaire, ni sa puissance de résistance.

Aussi, bon nombre d'hommes politiques ne croient-ils pas à la guerre. Il n'est pas possible qu'ils aient raison, malgré toutes les apparences. Il faut pourtant en finir avec une situation devenue intenable, avec une lutte dans laquelle aucun des deux opposants ne veut porter le premier coup. Il semble régner dans les esprits la persuasion que la victoire restera à celui des deux ennemis qui forcera l'autre à engager le fer, à prendre l'offensive.

Accidents et Catastrophes.

Il n'y a pas longtemps, un homme public de réelle valeur appelait tristement l'attention sur les accidents, sur les catastrophes qui se multiplient actuellement dans notre communauté et qui prennent trop souvent les proportions de calamités publiques et se précipitent les unes sur les autres avec une effrayante rapidité.

Nous décorons tous ces malheurs du titre d'accidents et nous en faisons bénévolemment remonter la responsabilité sur ce que l'on appelle vulgairement le hasard, une mauvaise chance.

Le détour est assez commode; il nous dispense de rentrer en nous-mêmes, de jeter un coup d'œil sur notre conduite et de nous demander si nous ne devons pas partager avec la mauvaise fortune la responsabilité de ces malheurs. Au fond, il n'y a pas de hasard; il n'y a, en tout ce qui nous arrive, en bien ou en mal, que des causes cachées ou éloignées qui ont échappé à notre courte vue, à notre distraction, à notre indifférence. Les catastrophes qui fondent sur nous, à certains moments de notre existence, sont toutes ou presque toutes dues à nos négligences. Ce qui le prouve, c'est que partout où nous portons sérieusement notre attention et notre vigilance nous réussissons à éviter ces calamités.

Nous sommes redevables à une nature aveugle d'un certain nombre de bienfaits et de maux qu'elle met à notre portée. C'est à nous de faire le triage et de prendre toutes les mesures nécessaires pour nous sauvegarder du mal et nous assurer du bien. Nous avons sous la main toutes les ressources indispensables pour réussir. Si nous échouons, dans nos projets et dans nos aspirations, la faute en est à nous qui avons négligé de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour mener à bien l'œuvre que nous avons entreprise.

A qui fera-t-on croire que toutes les catastrophes dont nous sommes les victimes sont le fait d'un être que l'on cherche partout et que l'on ne trouve nulle part, par raison bien simple qu'il n'existe pas?

Nous avons une mauvaise réputation au point de vue des accidents et des calamités publiques.

Pourquoi ces malheurs sont-ils plus fréquents chez nous que partout ailleurs, alors que nous sommes pour le moins aussi bien doués que les autres et que nous avons plus de ressources matérielles à notre disposition?

C'est de la réponse à cette question que dépend notre sécurité dans l'avenir. Le jour où nous voudrons bien exercer autour de nous la vigilance que nous conseille l'intérêt et que nous ordonne le devoir, nous jouirons d'une sécurité que nous envierons les autres peuples.

Les millionnaires de Berlin.

On vient de faire, à Berlin, le recensement des personnes astreintes à payer l'impôt sur le revenu. On a constaté, en cette occasion, qu'il y a, dans la capitale prussienne, 1,300 millionnaires. Le plus riche a une fortune de 43 millions de francs et paie un impot de 23,000 francs par an.

LA CATASTROPHE DU "LIBAN".

D'une correspondance de Marseille, en date du 15 janvier:

Les Corses résidant à Marseille ont tenu hier, à la salle Chrétien, un grand meeting de protestation contre le retard apporté à l'instruction de l'affaire de la catastrophe du "Liban". La discussion a été vive. Finalement, l'assemblée a décidé l'envoi du télégramme suivant au ministre de la marine:

"Pelletan, ministre de la marine."

Corses réunis Marseille, mille environ, pour discuter affaire catastrophe "Liban", sont indignés du retard apporté à la solution de cette malheureuse affaire, et signalant au ministre de la marine l'extrême gravité de cette situation, qui, en se prolongeant, favorise les intérêts des armateurs et lèse singulièrement ceux des familles des victimes.

Ils protestent auprès de vous contre ces lenteurs inexplicables et, persuadés que vous ne sauriez rester indifférent au mouvement de réprobation des Corses de Marseille, vous prient d'intervenir pour faire fixer dans le plus bref délai le jour de l'audience du tribunal spécial militaire.

Le texte de la dépêche suivante a été également adopté à l'unanimité:

"Decori, avocat, Paris."

Corses réunis Marseille vous adressent sincères remerciements et vives félicitations pour la lettre si noble que vous avez adressée au ministre de la marine en faveur des malheureuses victimes de la catastrophe du "Liban."

La réunion a enfin décidé que si satisfaction n'est pas donnée dans une quinzaine, une agitation sera organisée "pour forcer les pouvoirs publics à faire rendre justice aux victimes de la Compagnie Fraissinet".

INVENTAIRE.

Vers la fin du présent mois, aura lieu, à Belgrade, la vente aux enchères des objets mobiliers appartenant à la succession du feu roi et de la feue reine de Serbie. Un inventaire a été dressé. Il prouve que les libérateurs, peu déférents pour les personnes, ont eu plus de respect pour les biens. Rien ne manque des objets précieux ou futiles qui composaient la garde robe de la malheureuse souveraine; on retrouve dans cet inventaire, rédigé par les soins de l'Etat serbe, jusqu'aux accessoires de toilette les plus insignifiants. En tête de la liste affichée sur les murs de l'Hôtel des Ventes figure la robe de soie blanche, ornée de fleurs de myrtes, que portait la reine Draga le jour de son mariage.

Le commissaire-priseur annonce, en outre, 19 robes de chambre en soie ou en batiste, 21 robes de ville également de soie, de diverses couleurs, mais principalement grises; 18 corsages de soie, 14 corsages de batiste, 1 blouse de batiste "façon lieutenant d'artillerie"; 9 corsages de drap, 11 jaquettes diverses, 17 matinées, 8 peignoirs, 3 cache-poussière, 5 sortie de bain, 6 manteaux divers, 16 jupons de couleur, 14 jupons de soie blanches, 10 jupons de futaine, 12 jupons de toile; 6 tricots de dames; 4 amazones; 18 corsets de nuit; 15 chemises de toile brodées d'or; 11 chemises de toile ordinaire; 24 chemises de batiste; 38 chemises de soie; 24 chemises de nuit en soie et en batiste; 18 chapeaux; 6 châles; 186 paires de chaussures; 122 paires de bas; 94 paires de mouchoirs; 48 paires de serviettes; 14 éventails; 6 ombrelles à manche orné de pierres précieuses; 4 parapluies ordinaires; 46 voilettes diverses; 8 corsets; 15 ceintures; 1 bonnet (?) de théâtre; 3 mantilles de soie; 6 paires de pantoufles brodées. L'inventaire mentionne encore 28 flacons de parfums, 5 bouteilles d'élixir dentifrice, 6 boites de pâte dentaire et 7 pains de savon.—La garde-robe du roi est infiniment moins riche. Outre les uniformes militaires, elle ne comprend qu'un nombre très modéré d'effets civils auxquels s'ajoutent un téléphone, une machine électrique et trois perruques. Car l'infortuné Alexandre, dans les dernières années de sa vie, avait perdu beaucoup de cheveux; dans les cérémonies, visites et réceptions officielles, il portait un toupet.

L'HISTOIRE D'UN PALETOT.

De la "Vie illustrée", cette amusante anecdote:

Son apparition en février 1855, au bal de Vély pacha, ambassadeur ottoman, qui rentrait à Constantinople, est restée célèbre. Elle accompagnait la reine Christine et ses filles et surtout la tant vantée dona Amparo, qui assistait, radieusement jolie, à son dernier bal de jeune fille, car elle allait épouser le prince Czartoryski.

C'est à ce bal qu'arriva à Paul Foucher la mésaventure suivante: le service du vestiaire était fait d'une façon déplorable. Paul Foucher avait perdu, pour comble de malheur, son jeton numéroté. Il s'en vint, accompagné d'un attaché de l'ambassade, qui déclara aux teneurs du vestiaire:

—Monsieur est Paul Foucher. Il a perdu son numéro, mais son honorabilité est connue: donnez lui son paletot.

Un municipal, qui contenait la foule houleuse, dit au réclamant, qu'avait abandonné l'attaché:

— Pas de numéro, pas de paletot!

Pressé de fuir, le malheureux évincé reparut au vestiaire avec un autre personnage de l'ambassade, mais plus décoré, plus important que le premier. Celui-ci dit impérativement: "Monsieur est M. Paul Foucher, son honorabilité est connue; rendez-lui son paletot, bien qu'il ait perdu son numéro". Le fonctionnaire se défile. Foucher remercie et réclame son vêtement. "Allez danser encore un peu", riposte le municipal marseillais à la requête de Paul Foucher. Celui-ci se fait assister cette fois de Vély pacha, lui-même. "Voici M. Paul Foucher", etc.... Foucher était confus de l'amabilité de Son Excellence qui, se devant à ses invités, s'éclipsa. Le "cipal" refusait toujours!

Le pauvre diable dut attendre la fin du bal.

Quelques jours après, la princesse dit malignement au martyr du vestiaire:

—Quelle charmante fête, chez Vély pacha! ...

—Délicieuse! délicieuse! répliqua Foucher. Un peu de désordre au vestiaire seulement!..

THEATRES.

OPERA.

La salle de notre Théâtre de l'Opéra n'était pas garnie comme elle eu dû l'être hier soir pour la représentation au bénéfice de M. Maillard qui méritait mieux de notre public.

Il y a dans le moment beaucoup de bals de fêtes et de réceptions et les théâtres en souffrent tout naturellement.

Pourtant, le bénéficiaire a été bruyamment applaudi comme il méritait de l'être et la désopilante comédie "Le Contrôleur des Wagons-Lits," a été parfaitement rendue.

Ce soir, "Les Huguenots" avec Mmes Guinchan, Duperret Mikaelly, Dartès et Dementhe et MM. Garoute, Lussiez, Layole, Labriet et Gauthier.

Nous apprenons que c'est mercredi prochain qu'aura lieu la représentation de gala au bénéfice de Mme Bressler-Gianoli, l'artiste distinguée, qui, au cours de la présente saison théâtre, s'est créé un si grand nombre d'admirateurs par son grand talent de chanteuse et de comédienne, par sa grâce et aussi par son extrême obligeance. Mme Bressler-Gianoli laissera ici un souvenir ineffaçable et un nombreux public se pressera aux portes du théâtre de l'Opéra, mercredi soir, pour faire honneur à la charmante bénéficiaire.

Un programme très intéressant a été préparé pour cette occasion: en voici la composition:

1er acte de "Messaline".

3me acte du "Prophète" (2 tableaux).

3me acte d'"Orphée" de Gluck, pour la première fois aux Etats-Unis.

"Orphée" de Gluck est une œuvre bien ancienne, mais la musique en est superbe. Elle a été orchestrée par Saint Saens, reprise à l'Opéra Comique de Paris en 1896 avec Mlle Delna, puis en 1900, au même théâtre, avec Mme Bressler-Gianoli.

A part l'intérêt que nous portons tous à notre contralto, il est certain qu'un pareil spectacle attirera beaucoup de monde au théâtre de l'Opéra, mercredi prochain: du moins, c'est ce que nous souhaitons de tout cœur.

BUSSIÈRE ROUEN.

CRESCENT.

Quelle joyeuse bouffonnerie que "Alphonse et Gaston"! Elle fait la fortune du Crescent depuis le commencement de la semaine. On y rit, on y chante, on y danse et la salle est toujours en gaîté.

GRAND OPERA HOUSE

La troupe Baldwin-Melville vient de se conquérir de nouveaux titres à l'estime du parterre du Grand dans "Escaped From Sing-Sing" M. Lonergan s'y fait bruyamment applaudir.

Il y aura les matinées ordinaires, durant la semaine.

ST. CHARLES ORPHEUM.

James Corbett attire une foule énorme à l'Orpheum. Il en sera de même jusqu'à dimanche. La curiosité est vivement excitée.

TULANE.

"The Old Homestead" fait salle comble au Tulane, depuis dimanche. La pièce est un chef-d'œuvre et M. Denman Thompson l'interprète admirablement; c'est un des grands succès de la saison.

NEWCOMB.

"Ingomar" est un drame dont la popularité date de longues année. La foule se porte au théâtre de M. Fourton dont les artistes sont aimés du public, spécialement Miss Hunt et M. Preston.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 janvier 1904.

I.—Vers Ispahan, troisième partie, par Pierre Loti, de l'Académie française.

II.— L'Allemagne catholique entre 1800 et 1848. — II. Romantisme et catholicisme, par M. Georges Goyau.

III.— Mélodrame ou tragédie? — A propos du "Dédale", par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.

IV.— Le mécanisme de la vie moderne. — Les grandes hôtelleries, par M. le vicomte Georges d'Avenel.

V.— L'art français à Rome. — I. De Louis XIV à la Révolution, par M. Alphonse Bertrand.

VI.— La matière pondérable et sa structure intime, par M. P. Bonet-Rivet.

VII.— Une école d'infirmières en 1903 — Journal d'une élève, par xxx.

VIII.— Au Spitzberg et à la Banquise, dernière partie, par M. Jules Leclercq.

IX.— Poésie. — Bois sacrés, par M. Frédéric Plessis. —

X.— Revues étrangères. — Une femme de lettres anglaise du XVIIIe siècle: Fanny Burney, par M. T. de Wyzewa.

XI.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes.

XII. — Bulletin Bibliographique.

DEPECHES Télégraphiques

Un enlèvement dans la haute société de Baltimore.

Philadelphie, 27 janvier—Moncure Robinson et Sarah Risson Abel, membres de deux des familles les plus riches et les plus fashionables de Baltimore, se sont enfuis à Chester, Pie, où ils ont été mariés par le maire Howard S. Houston.

Ils sont arrivés à Chester, où le beau-frère de Robinson à un bien de campagne, avec l'intention de se faire marier dans une église à laquelle appartient la mariée, mais au moment où leur plan allait être exécuté un télégramme d'ecclésiastiques très puissants de Baltimore a coupé court la cérémonie.

Les mariés se sont alors présentés devant le maire et après que ce fonctionnaire se fut assuré que la licence était en règle et que la mariée était majeure, il les a unis par les liens du mariage.

La mère du marié est arrivé quelques minutes trop tard.

C'est une question de religion qui avait fait mettre des entraves au mariage.

La mort de Whitaker Wright.

Londres, 27 janvier—L'enquête sur les restes de Whitaker Wright, qui est mort subitement hier après avoir été condamné à sept ans de travaux forcés pour fraudes, aura lieu demain.

L'événement tragique est le sujet de toutes les conversations.

Le bruit court qu'un revolver à six coups chargé a été trouvé dans la poche de Wright par la police.

Un examen post mortem a démontré que Whitaker Wright s'était suicidé en prenant du cyanure de potassium.

L'ASSASSINAT —DE— Melle Schaefer à Bedford.

ARRESTATION.

Louisville, Kentucky, 27 janvier—Un blanc donnant le nom de Henry Behr a été arrêté aujourd'hui à Louisville par des détectives à la résidence de Roger White, un homme de couleur, rue Floyd. Il est soupçonné de l'assassinat de Melle Mary Schaefer à Bedford, Indiana.

Les détectives prétendent que les preuves contre Behr sont très fortes. Son col, son gilet et son paletot sont couverts de taches de sang et il porte de fraîches égratignures au visage. Behr dit être de Memphis et avoir été égratigné durant les récentes élections.

Les détectives disent que c'est faux, attendu que les égratignures datent à peine de quelque jours.

Behr manifestait un grand intérêt à l'assassinat Schaefer et c'est sa conduite qui a décidé le nègre White à prévenir la police.

Behr avait demandé à White la permission de rester dans sa maison pour fumer de l'opium pendant quelques jours, disant au nègre et à sa femme qu'il avait attrapé des taches de sang sur ses vêtements en battant une femme. Il s'est installé dans la maison, et semblait craindre d'être vu dans la rue.

Il a envoyé à la blanchisserie le col tache de sang. Ses vêtements portent le nom de "Tom Murray".

Behr a la figure rasée, les cheveux noirs, il a six pieds deux pouces et est âgé d'environ vingt-trois ans. Il paraît être un fumeur d'opium.

Il a confessé aux nègres qu'il avait peur de la police. Il avait dans sa poche des journaux de Chicago relatant l'assassinat de Mlle Schaeffer.

Hier, dit la femme de White, il s'est réveillé terrifié, et quand on lui a demandé la cause de cette agitation il a dit qu'il avait tué une femme.

Les détectives travaillent maintenant à obtenir des aveux de Behr. Il leur a dit qu'il était arrivé de Louisville ce matin.

En examinant ses vêtements les agents ont trouvé un caillot de sang de cinq pouces de long et de trois pouces de large à l'intérieur de la manche droite de son paletot, au-dessous du coude.

Collision de cars.

St Louis, 27 janvier—Plus de vingt personnes ont été blessées, quelques unes mortellement, dans la collision de deux cars sur Broadway, aujourd'hui.

La plupart des blessés ont été transportés à l'hôpital des Frères Alexian, alors que les autres étaient transportés chez eux. Les deux cars allaient au nord et voyageaient au milieu d'une fumée si épaisse qu'il était impossible de distinguer un objet à un ilet.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 19; Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

VII

L'ITALIENNE.

Suite.

Un assez mauvais rire, au nom de Jean de Vitray, plissa les lèvres du duc. Jean de Vitray! Son ennemi né!.... L'être qui était son opposé en tout! Celui qui lui représentait le mieux, en effet, cette race française, pour laquelle il n'avait pas assez de haine et de mépris!

Lehuchois achevait:

Je veux enfin réparer un acte d'injustice, qui, jusqu'à ces derniers temps, m'était inconnu, et que mon père aurait certainement réparé s'il avait vécu plus longtemps: je veux parler de la part qui revenait, dans ses entreprises, à son compagnon, son second, le capitaine Le Boutu, Grégoire, originaire du Havre, qui est mort si peu de temps avant lui. Si, jusqu'à présent, j'avais refusé de prendre en considération les réclamations de la famille Le Boutu, c'est avant tout, parce qu'elle avait eu le tort de les présenter par voie judiciaire et qu'elle m'avait écrit en outre, des lettres comminatoires que je considérai comme injurieuses, autant pour mon père que pour moi. Mon père avait toujours fait la vie large à son compagnon, et il ne m'avait jamais manifesté qu'il lui dût quoi que ce soit. Lorsque j'ai voulu connaître ma famille en France, j'ai eu la curiosité, aussi, d'entrer en relation avec les descendants de ce Le Boutu. J'ai trouvé des parents hargneux, désagréables, procéduriers, qui ne m'ont inspiré aucune sympathie. En revanche, au cours de mes voyages, j'ai rencontré leur fils en Orient, marin comme son grand-oncle et lui ressemblant étonnamment, et aussi bourru, mais aussi franc. Lui, a été fort net et fort digne. Comme je lui proposais une indemnité, en raison des services rendus par son grand-oncle à mon père, il m'a fort carrément envoyé promener: "Ou nous avons des droits, m'a-t-il dit, et alors, qu'on nous rende notre part; ou nous n'en avons pas, et alors, je ne veux rien. Mes parents vous ont attaqué ils n'ont abouti à rien. Moi, je suis parfaitement heureux, avec mon métier et ma femme." Il ne désirait qu'une seule chose, le pastel de son grand-oncle, parce qu'on lui avait dit qu'il lui ressemblait et que, dans sa correspondance avec sa famille, le grand-oncle parle de ce portrait comme d'une merveille.—Grégoire Le Boutu, que satisfaction vous soit donnée! Ce portrait vous sera remis après ma mort. Vous le conserverez si vous voulez, bien que j'imagine que sa place serait plutôt au Louvre, ainsi que pour celui de mon père; car ces deux pastels de Lawrence sont vraiment, très beaux.—En outre, j'ai eu la curiosité, depuis que je me suis réinstallé à Foggy-Castle, d'examiner les comptes de mon père. Je les ai brûlés ensuite, car ils ne regardent personne....

—Bonne précaution! fit le duc entre ses dents, ils devaient conserver la trace de jolies choses!

—C'est probable, dit Lehuchois.

Toujours est-il que, de toutes ces choses, Grégoire Le Boutu ayant eu sa part de gredinerie, devait avoir sa part de bénéfice.

"A diverses reprises, continuait le testament, j'ai constaté, dans les comptes de mon père, ces simples mots: "5 0|0 pour Le Boutu" Or, Grégoire Le Boutu ne touchait rien, se trouvait parfaitement heureux de tout partager de la vie de mon père. Je veux donc qu'il soit remis à son descendant, comme restitution et comme marque de mon estime, 5 0|0 de ma fortune, ce qui équivaudrait environ à cinq millions de francs. Le reste, si j'ai bien calculé, suffira à servir les deux mille francs de rente que j'ai constitué à ma femme et à mon fils.

—Vous avez une belle mémoire! conclut sarcastiquement Clarence.

—Mon Dieu, monsieur le duc, c'est un don particulier, en effet, qui m'a toujours permis de retenir à jamais les causes importantes d'un contrat, quand je l'avais lu seulement deux fois. Celui-ci, je l'ai lu trois fois; et comme vous l'avez lu aussi, monsieur le duc, avant que j'y mette le feu..

—Je reconnais que votre mémoire ne doit pas y changer une phrase!

—Je le récrirais en y plaçant les mots aux mêmes endroits, surtout ceux-ci, qui, s'ils ont été réellement exécutés, ainsi que s'en porte garante madame la marquise, constituent le plus redoutable, l'incessant danger:

"Fait en TRIPLE exemplaire, en mon château de Foggy-Castle, l'un placé dans mon coffre fort, dont mon valet de chambre Baptiste connaît seul le secret, et les deux autres mis par moi même en lieu sûr, que connaît également Baptiste, afin de les faire parvenir après ma mort, à la famille de Lauzun-Chabrillac et à M. Grégoire Le Boutu, à moins que d'ici là, je n'aie pris d'autres dispositions.

"Et je signe, sain de corps et d'esprit, ayant bien observé les formes du testament olographe, n'ayant laissé aucun espace entre les diverses dispositions.

MARQUIS de LAUZUN D'ASPRE-MONT.

Et c'étaient ces seuls mots: Fait en triple exemplaire, qui, depuis la découverte du testament, avaient inspiré toute la conduite de ces trois forbans.

—Tu vois donc, mon fils, recommença meilleusement la marquise, à quel point la prudence te commande....

Mais il lui imposait de nouveau silence; prodigieusement énervé tout à coup, par toute cette histoire de testament, où sa vie s'était stupidement engagée depuis trois ans.—Que sa mère, vieille, uniquement ambitieuse d'argent, n'eût plus que cette préoccupation, soit! Mais lui, entendait faire passer avant tout, désormais, ses préoccupations d'homme, de mari.

D'un sec "je vous remercie Lehuchois!" il congédia l'homme de confiance.

Et, à peine seul avec la marquise, il lui saisissait les poignets et interrogeait, âprement:

—Le nom de son amant, ma mère!

Elle haussa les épaules.

—Tu es fou!....Tu es fou!... Je n'ai pas autre chose à te répondre.

—Mais vous ne l'avez donc pas espionnée, ma mère?....Car ....en deux jours....il n'est pas possible que vous n'ayez pas ....au moins un indice à me donner?....

—Tu es fou, te dis-je!....Si, hélas! Je me suis abaissée à l'espionner. J'ai bien exécuté tes ordres....Sans sembler me mêler en quoi que ce soit de sa vie, j'ai tout surveillé.....ses sorties.....ses visites..... sa ..... sa correspondance .....J'ai fouillé moi même dans ses tiroirs .... dans ses meubles secrets .... dont je connais les secrets....Et rien .... rien .... rien n'est venu justifier tes soupçons!.... Insensé, qui t'abandonnes à une jalousie....qui ne repose que sur des dénonciations anonymes....qui laisses absorber toutes tes facultés par une aventure .... presque ridicule ....bien dangereuse en tout cas ....au moment où le danger est encore plus grand que tu ne te l'imagines! Et tu viens de renvoyer Lehuchois, quand nous aurions à nous concerter sur les mesures à prendre devant le retour imminent du vicomte Tiburce de Lauzun-Chabrillac....

—Hein?

—Ah! Cela te trouble enfin?..

Il avait blêmi.

—Et tu es tellement à ta stupide jalousie que tu ignores ce qui est de notoriété publique, ce qui se trouve déjà dans les journaux....eh, pas encore dans les feuilles françaises, fit-elle, comme son fils avait étendu machinalement la main vers la pile de journaux posée sur la table de sa mère; mais c'était dans le "Times" arrivé hier au soir à Paris.

Et elle lui montra le numéro; les quelques lignes consacrées à la mission française qui venait d'arriver à Pékin.

Le duc ne répondit pas encore; il lisait, relisait. Puis il dit:

—Si la nouvelle a été connue hier au soir à Paris, elle est sûrement dans les feuilles de ce matin....avec des commentaires peut-être....

Il chercha dans quelques-unes et y retrouva la nouvelle en effet avec quelques commentaires enthousiastes, mais rien de nouveau, rien d'utile. Et il allait